

BRUNO ROCHETTE

IUG-/ZOYΓ- DANS UNE INSCRIPTION LATINE ÉCRITE EN LETTRES GRECQUES
(*CIJ* I 215)

aus: *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 115 (1997) 169–170

© Dr. Rudolf Habelt GmbH, Bonn

IUG-/ΖΟΥΓ- DANS UNE INSCRIPTION LATINE ÉCRITE EN LETTRES GRECQUES
(CIJ I 215)

La langue de l'importante communauté juive installée à Rome était le grec¹, qu'ils ont amené avec eux lors de leur immigration, comme le soulignent deux vers de Juvénal². À côté d'épithames dans cette langue, on trouve aussi quelques inscriptions funéraires en langue latine, mais écrites en lettres grecques. I. Kajanto a supposé que ce procédé avait été adopté pour indiquer que le défunt était bilingue³. L'utilisation du latin signifierait qu'il était *ciuis Romanus* et l'alphabet grec montrerait son origine de la *Pars Orientis*, où le grec était la langue commune depuis Alexandre le Grand. Cette explication paraît toutefois peu plausible, car ce genre d'inscriptions, gravées pour des circonstances diverses, se trouve partout dans le monde gréco-romain⁴. Les papyrus présentent aussi des exemples analogues, dans un contexte didactique. Il s'agit dans ce cas de permettre à des hellénophones, peu accoutumés à l'alphabet latin, la lecture du latin⁵. Une belle illustration est fournie par le manuel de conversation latin-grec-copte, datant probablement du VI^{ème} siècle, où les vocables latins sont écrits en lettres grecques⁶. Le caractère pratique de ce texte ne fait aucun doute. Son utilisation doit permettre à un hellénophone désireux de s'initier au latin la lecture des mots latins. Le scribe est sans doute un hellénophone lui-même, car il semble plus à l'aise avec le grec qu'avec le latin, comme le montrent les fautes orthographiques qui affectent le latin, alors que le grec est généralement correct. Les inscriptions de ce genre de l'*Urbs* trouvent leur explication dans le fait que les gens qui les ont fait graver, et probablement aussi ceux qui doivent les lire, sont plus accoutumés avec le grec qu'avec le latin. Le grec est la langue « maternelle » de la communauté concernée, le latin la langue de l'endroit. Le procédé est donc une sorte de compromis ou, si l'on préfère, d'interférence entre les deux langues dans un texte qui émane d'une communauté bilingue, dans une ville où le grec est encore très répandu⁷.

Le texte CIJ I 215, une épithame de la Via Appia (2/3 s.), se présente ainsi⁸:

- [1] ΣΕΜΠΡΩΝΙΟΥΣ ΒΑΣΕΙ
[2] ΛΕΥΣ ΑΥΦΗΛΙΑΙ ΚΑΙΛΕΡΕΙΝΑΙ
[3] ΚΟΖΟΥΓΕΙ ΒΟΝΑΙ ΕΤ
[4] ΔΙΣΚΕΙΠΟΥΛΕΙΝΑΙ ΒΟΝ

¹ H. Solin, *Juden und Syrer im römischen Reich*, dans G. Neumann et J. Untermann (éds.), *Die Sprachen im römischen Reich der Kaiserzeit*, Cologne, 1980 (Beihefte der Bonner Jahrbücher, 40), p. 301–330 (spéc. 318).

² III, 62–3: *iam pridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes / et linguam et mores et cum tibicine chordas (. . .) uexit*, étudiés par H. Marblestone, *Syrus in Tiberim defluxit Orontes*, dans *Mnemosyne*, 38 (1985), p. 156–158.

³ *Minderheiten und ihre Sprachen in der Hauptstadt Rom*, dans G. Neumann et J. Untermann (éds.), *Die Sprachen* [n. 1], p. 83–101 (surtout p. 96).

⁴ Cette matière a été récemment étudiée par M. Donderer, *Umgang mit griechischer und lateinischer Schrift*, dans *Gymnasium*, 102 (1995), p. 97–122. On verra aussi, pour la bibliographie, F. Biville, *Les emprunts du latin au grec. Approche phonétique 2. (vocalisme et conclusions)*, Louvain–Paris, 1995 (BIG, 29), p. 508–509.

⁵ Ils ont naguère été étudiés par J. Kramer, *Testi greci scritti nell'alfabeto latino e testi latini scritti nell'alfabeto greco: un caso di bilinguismo imperfetto*, dans *Atti del XVII congresso intern. di papirologia III*, Naples, 1984, p. 1377–1384. On verra aussi A. Wouters, 'Latijns grieks' en 'grieks latijn'. *Over translitteraties en hun bedoeling*, dans *Hermeneus*, 48 (1976), p. 179–191.

⁶ *P. Berol.* 10582 et *CPL* 281 (cf. W. Schubart, *Ein lateinisch-griechisch-koptisches Gesprächbuch*, dans *Klio*, 13 [1913], p. 27–38).

⁷ La persistance du grec à Rome est prouvée par le fait que c'est seulement vers 250 que la liturgie de l'Église romaine se déroulera en langue latine.

⁸ J.-B. Frey, *Corpus of Jewish Inscriptions. Jewish Inscriptions from the Third Century B.C. to the Seventh Century A.D.*, I (*Europe*), Rome, 1936 [New York, 1975], n° 215, p. 152–153 (avec la bibliographie et une reproduction).

[5] AI
 [6] KOYN KOYA BIΞEI ANNEIS XZ
 [7] ΦHKIT
 [8] KOZOYΓEI BM

Sempronius Basileus Aureliae Caelerinae coniugi bonae et disciplinae bonae cum qua vixi annis KZ fecit coniugi b(ene) m(erenti).

Sempronius Basileus à Aurelia Caelerina, son épouse bonne et de bonne éducation⁹, avec laquelle j'ai vécu vingt-sept années, a fait (cette épitaphe) à son épouse qui a bien mérité.

L. 1–2: sur le nom du personnage, cf. H. Solin, *Die griechischen Personennamen in Rom. Ein Namenbuch*, II, Berlin–New York, 1982 (*CIL. Auctarium*), p. 1006–1007. Plusieurs personnages portant ce nom sont des esclaves ou affranchis.

L. 6: on remarquera l'erreur dans le chiffre due à la confusion X / K.

Ce texte ne présenterait qu'un intérêt mineur si l'on n'y trouvait pas la transcription du *i* en ζ à deux reprises (l. 3 et 8). Nous sommes ici en présence de plus qu'une translittération mécanique¹⁰ et sommes à même de décomposer l'opération mentale du lapicide. Il a découpé le mot latin en trois éléments: *co(n)-iug-i*. Puis il a donné les équivalents en grec: *co(n)* est devenu banalement *ko* et la finale *i* *ει*. Au moment d'écrire le *iug-*, avec la spirante palatale *j*, il utilise l'équivalence phonétique [(d)y], faisant ainsi, sans doute sans s'en apercevoir, un lien « étymologique » entre les deux mots en latin et en grec, remontant à une racine indo-européenne bien connue (**yeug-/yug-*)¹¹: sankr. *yugá-m*, grec ζυγόν, lat. *iugu-m*, goth. *juk*, lith. *júngas*¹². Nous sommes donc ici, d'une certaine façon, à mi-chemin entre la translittération et l'équivalence – qui serait σύζυγος, terme que l'on rencontre dans la littérature classique avec le sens d'« épouse »¹³. Que les suffixes *iug-* en latin et ζυγ- en grec aient été ressentis comme équivalents, les glossaires gréco-latins du Bas-Empire¹⁴ ainsi que le grammairien Diomède¹⁵ le prouvent. Des inscriptions confirment encore cette équivalence: κόζους = *coius* (*CIL* VI 3466) = *co(n)iux* (*CIL* X 719).

Liège

Bruno Rochette

⁹ *Disciplina* est une orthographe, notamment épigraphique, de *disciplina* (cf. *OLD*, p. 550), que Frey semble confondre avec *discipula* (« disciple »). *Bonae disciplinae* serait un génitif de qualité.

¹⁰ Sur la terminologie, cf. H. Leclercq, *Technique de la translittération dans les études anthroponymiques*, dans *Orbis*, 13 (1964), p. 299–308 et *Le 'passage' d'un système d'écriture à un autre: une question de terminologie*, dans *LEC*, 47 (1979), p. 223–228, qui définit « transcription » (p. 224–226), « notation » (226), « translittération » (226–228), « transposition » (228), « métagrammatisme » (228–229) et « métacaractérisme » (229–230).

¹¹ A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, 1967⁴, p. 326–327.

¹² O. Riemann et H. Goelzer, *Grammaire comparée du grec et du latin. Phonétique et étude des formes grecques et latines*, Paris, 1901, p. 224 et A. Meillet et J. Vendryes, *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, 5ème édition revue par J. Vendryes, Paris, 1979, p. 156.

¹³ Euripide, *Alceste* 314 et 342.

¹⁴ Voir les gloses bilingues du *CGL*, qui donnent l'équivalence *coniunx* – σύνζυγος (II, 109, 31 et 446, 5).

¹⁵ *GL* I, 422, 32–34 Keil: *pro hac (i.e. z) ueterum quidem i uocalem . . . ponere solebant, unde « iugum » dictum est uelut ζυγόν, et « Iupiter » uelut ζεῦ pater*. Sur ζ devenant *i* en latin sous l'Empire, cf. F. Biville, *Les emprunts du latin au grec I (introduction et consonantisme)*, Louvain–Paris, 1990 (*BIG*, 19), p. 132–133. La remarque de Diomède confirme l'existence d'une équivalence phonétique entre le *i* consonne latin et le ζ grec, tout au moins au quatrième siècle.